



Dès que le sujet est remis, assurez-vous qu'il est complet. L'usage de la calculatrice et du téléphone portable est interdit.

Thématique : Autobiographie et expression de soi

Corpus de documents :

Document A : Jean-Paul Sartre, Les Mots, 1964.

Document B : Nathalie Sarraute, Enfance, 1983.

Document A :

Il n'y a pas de bons pères, c'est la règle. Qu'on n'en tienne pas grief aux hommes mais au lien de paternité qui est pourri ! Faire des enfants, rien de mieux ! En avoir, quelle iniquité (1) ! Eût-il vécu, mon père se fût couché sur moi de tout son long et m'eût écrasé.

- 5 Par chance, il est mort en bas âge ; au milieu des Enées (2) qui portent sur le dos leurs Anchises (2), je passe d'une rive à l'autre, seul et détestant ces géniteurs invisibles à cheval sur leurs fils pour toute la vie ! J'ai laissé derrière moi un jeune mort qui n'eut pas le temps d'être mon père et qui pourrait être, aujourd'hui, mon fils... Fut-ce un mal ou un bien ? Je ne sais ; mais je souscrivis volontiers au verdict
- 10 d'un éminent psychanalyste : « Je n'ai pas eu de Sur-moi ! ». Ce n'est pas tout de mourir ; il faut mourir à temps. Plus tard, je me fusse senti coupable ; un orphelin conscient se donne tort : offusqués par sa vue, ses parents se sont retirés dans leurs appartements du ciel. Moi, j'étais ravi : ma triste condition imposait le respect, fondait mon importance.
- 15 Je comptais mon deuil au nombre de mes vertus. Mon père avait eu la galanterie de mourir à ses torts : Ma grand-mère répétait qu'il s'était dérobé à ses devoirs ; mon grand-père, justement fier de sa longévité Schweitzer (3), n'admettait pas qu'on disparut à trente ans !
- A la lumière de ce décès suspect, il en vint à douter que son gendre eût jamais existé et, pour finir, il l'oublia. Je n'eus même pas à l'oublier : « En filant à l'anglaise, Jean-Baptiste (4) m'avait refusé le plaisir de faire sa connaissance ». Aujourd'hui encore, je m'étonne du peu que je sais sur lui. Il a aimé, pourtant, il a voulu vivre, il s'est vu mourir : « Cela suffit pour faire tout un homme ! » Mais de cet homme-là, personne dans ma famille, n'a su me rendre curieux. Pendant plusieurs années, j'ai
- 25 pu voir, au-dessus de mon lit, le portrait d'un petit officier aux yeux candides, au crâne rond et dégarni, avec de fortes moustaches : quand ma mère s'est remariée, le portrait a disparu. Plus tard, j'ai hérité de livres qui lui avaient appartenu : un

- ouvrage de Le Dantec sur l'avenir de la science, un autre de Weber, intitulé : Vers le positivisme par l'idéalisme absolu. Il avait de mauvaises lectures comme tous ses contemporains. Dans les marges, j'ai découvert des griffonnages indéchiffrables, signes morts d'une petite illumination qui fut vivante et dansante aux environs de ma naissance. J'ai vendu les livres : ce défunt me concernait si peu.
- Je le connais par oui-dire [...]. Ce père n'est même pas une ombre, pas même un regard : « Nous avons passé quelque temps, lui et moi, sur la même terre, voilà tout ! » Plutôt que l'enfant d'un mort, on m'a fait entendre que j'étais l'enfant du miracle. De là vient, sans aucun doute, mon incroyable légèreté : « Je ne suis pas un chef, ni n'aspire à le devenir ». Commander, obéir, c'est tout un. Le plus autoritaire commande au nom d'un autre, d'un parasite sacré – son père –, transmet les abstraites violences qu'il subit. De ma vie, je n'ai donné d'ordre sans rire, sans faire rire ; c'est que je ne suis pas rongé par le chancre du pouvoir : « On ne m'a pas appris l'obéissance ! »

Jean-Paul Sartre, Les Mots, 1964, Gallimard.

- (1) Iniquité : caractère de ce qui est inique, injuste.
- (2) Enées/Anchise : Enée s'enfuit de Troie saccagée, portant son père Anchise, aveugle et paralysé, sur son dos, traînant son fils Ascanius d'une main.
- (3) Schweitzer : nom des grands-parents maternels de Sartre.
- (4) Jean-Baptiste : prénom du père de Sartre.

Document B :

Quelques jours avant que Véra revienne avec le bébé, je suis surprise en voyant que les objets qui m'appartiennent ne sont plus dans ma chambre, une assez vaste chambre donnant sur la rue. La grande et grosse femme qui s'occupe de tout dans la maison m'apprend que j'habiterai dorénavant dans la petite chambre qui donne sur la cour, tout près de la cuisine... « Qui va habiter dans ma chambre ?

- Ta petite sœur avec sa bonne...

- Quelle bonne ?

- Elle va arriver... »

Si quelqu'un avait pensé à m'expliquer qu'il n'était pas possible de loger un bébé et une grande personne dans ma nouvelle chambre, qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, je crois que je l'aurais compris. Mais enlevée ainsi, brutalement, de ce qui petit à petit était devenu pour moi « ma chambre » et jetée dans ce qui m'apparaissait comme un sinistre réduit, jusqu'ici inhabité, j'ai eu un sentiment qu'il est facile d'imaginer de passe-droit (1), de préférence injuste. C'est alors que la brave femme qui achevait mon déménagement s'est arrêtée devant moi, j'étais assise sur mon lit dans ma nouvelle chambre, elle m'a regardée d'un air de grande pitié et elle a dit : « Quel malheur quand même de ne pas avoir de mère. »

« Quel malheur ! » ... le mot frappe, c'est bien le cas de le dire, de plein fouet. Des lanières qui s'enroulent autour de moi, m'enserrent... Alors c'est ça, cette chose terrible, la plus terrible qui soit, qui se révélait au-dehors par des visages bouffis

de larmes, des voiles noirs, des gémissements de désespoir... le « malheur » qui ne m'avait jamais approchée, jamais effleurée, s'est abattu sur moi. Cette femme le voit. Je suis dedans. Dans le malheur. Comme tous ceux qui n'ont pas de mère. Je n'en ai donc pas. C'est évident, je n'ai pas de mère. Mais comment est-ce possible ? Comment ça a-t-il pu m'arriver, à moi ? Ce qui avait fait couler mes larmes que maman effaçait d'un geste calme, en disant : « Il ne faut pas... » aurait-elle pu le dire si ç'avait été le « malheur » ?

Je sors d'une cassette (2) en bois peint les lettres que maman m'envoie, elles sont parsemées de mots tendres, elle y évoque « notre amour », « notre séparation », il est évident que nous ne sommes pas séparées pour de bon, pas pour toujours... Et c'est ça, un malheur ? Mes parents, qui savent mieux, seraient stupéfaits s'ils entendaient ce mot... papa serait agacé, fâché... il déteste ces grands mots. Et maman dirait : Oui, un malheur quand on s'aime comme nous nous aimons... mais pas un vrai malheur... notre « triste séparation », comme elle l'appelle, ne durera pas... Un malheur, tout ça ? Non, c'est impossible. Mais pourtant cette femme si ferme, si solide, le voit. Elle voit le malheur sur moi, comme elle voit « mes deux yeux sur ma figure ».

Personne d'autre ici ne le sait, ils ont tous autre chose à faire. Mais elle qui m'observe, elle l'a reconnu, c'est bien lui : le malheur qui s'abat sur les enfants dans les livres dans Sans Famille, dans David Copperfield. Ce même malheur a fondu sur moi, il m'enserme, il me tient.

Je reste quelque temps sans bouger, recroquevillée au bord de mon lit... Et puis tout en moi se révolte, se redresse, de toutes mes forces je repousse ça, je le déchire, j'arrache ce carcan, cette carapace. Je ne resterai pas dans ça, où cette femme m'a enfermée... elle ne sait rien, elle ne peut pas comprendre.

Nathalie Sarraute, Enfance, 1983

(1) passe-droit : avantage qu'on accorde à quelqu'un contre les règlements

(2) une cassette : coffret destiné à conserver papiers et objets précieux.

1. Question (4 points) :

Quel impact l'absence d'un parent peut-il avoir sur un enfant? Vous répondrez à la question en vous aidant des deux documents du corpus.

2. Synthèse guidée (6 points) :

Vous ferez le plan détaillé de la synthèse de ces documents en comparant l'évocation du parent absent et les sentiments éprouvés.

3. Dissertation (10 points)

Thématique : Amour et sentiments

Œuvre : Stendhal, Le Rouge et le Noir, 1830.

Dans Le Rouge et le Noir, étudiez l'ambition du personnage de Julien tout au long de l'œuvre ?